

Algernon Blackwood

L'homme que les arbres aimaient

ARBRE VENGEUR



Algernon Blackwood

L'homme que les arbres aimaient

Traduit de l'anglais par Jacques Parsons

Préface de François Bon

Postface d'Alexandre Marcinkowski

Illustrations de Greg Vezon

Considéré par Lovecraft comme son égal, célébré pendant des décennies comme l'un des maîtres du fantastique, Algernon Blackwood est méconnu en France. La richesse de son œuvre, la puissance de son inspiration, qui va chercher jusqu'au fond des forêts les mystères qui hantent l'humanité, et sa maîtrise narrative mériteraient pourtant de nombreux lecteurs. C'est qu'il n'est pas de ces bricoleurs d'épouvante qui se ressemblent tous. Avec lui, c'est toute la Création et la Nature, à la fois attirantes et inquiétantes, qui sont convoquées face à des hommes effarés de découvrir ce que leurs âmes recèlent.

La formidable puissance de suggestion de ce génie de l'étrange, de cet homme que les mots aimaient, se retrouvera dans les cinq récits de ce recueil dont *Les Saules*, un sommet du genre.

Pénétrez dans l'univers unique d'Algernon Blackwood, l'« homme fantôme » si cher au cœur des Anglo-Saxons.

L'homme
que les arbres
aimaient

ALGERNON BLACKWOOD

**L'HOMME
QUE LES ARBRES
AIMAIENT**

Traduit de l'anglais par Jacques Parsons

Préface de François Bon

Postface d'Alexandre Marcinkowski

Illustrations de Greg Vezon

L'ARBRE VENGEUR

© Susan Reeves-Jones pour l'édition originale de ces nouvelles.

Traduction française publiée avec l'autorisation des Éditions Denoël :

© Éditions Denoël, 1966, pour "Les Saules" (titre original : *The Willows*)
et "Le Piège du destin" (titre original : *The Decoy*)

© Éditions Denoël, 1972, pour "Celui que les arbres aimaient"
(titre original : *The Man whom the trees loved*)

© Éditions Denoël, 1975, pour "La Folie de Jones" (titre original :
The Insanity of Jones) et "Passage pour un autre monde" (titre original :
The Trod)

Ouvrage édité avec l'aide de la Nouvelle Aquitaine.

© Éditions de l'Arbre vengeur – 2020

www.arbre-vengeur.fr

Rien qui soit dit – tout suggéré.

LA MAISON VIDE et autres histoires de fantômes (1906), *La vallée perdue et autres histoires* (1910), *Histoires à lire en dix minutes* (1914), *Danse de la mort et autres contes* (1927), *Histoires étranges* (1929), *Histoires pour le jour et la nuit* (1917), *Les loups de dieu et autres minauderies* (1921), *Langues de feu et autres esquisses* (1924), *Vieilles sorcelleries et autres contes* (1927), *Histoires étranges* (1935), *Chocs* (1935), *Contes de l'occulte et du surnaturel* (1949), *Au royaume de la terreur* (1957), il y a comme une joie, là sur son clavier, à ouvrir la bibliographie d'Algernon Blackwood et en extraire quelques titres.

Et leur déroulé temporel, aussi. Voici un anglais bon teint, passé par le Wellington College, mais qui part se faire ouvrier agricole au Canada (comme fera aussi

Louis Hémon), puis gardien de nuit dans un hôtel, descend à New York et s'improvise journaliste, fait le serveur dans un bar, gagne des sous comme modèle et donne des cours de violon... Algernon Blackwood, de retour à Londres (il meurt à 82 ans, et demandera à son neveu d'aller disperser ses cendres dans les Alpes), publiera en 1923, donc abordant la cinquantaine, une autobiographie qui fait partie de ces livres que nous rêvons tous de traduire, *Episodes before thirty*, donc comme si ne comptait que ce qui se passe avant ses trente ans, et qu'ensuite, dans ces cinq décennies où il est l'inlassable auteur de tant de récits brefs, ce que nous ne savons nommer, entre *nouvelles* et *novellas*, dix recueils quand même, dont les cinq rassemblés ici sont des plus magnifiques échantillons – *Les Saules* établira à jamais sa postérité –, romans et pièces de théâtre, ou reportages, n'était plus que le fait même du texte et non de l'auteur.

Que de mystères pour nous sous l'élégant visage de cet irréductible célibataire, dont la participation active à telle ou telle société occulte est avérée.

Algernon du bois noir ? Le prénom Algernon remonte à l'an 1000 et à Guillaume-le-Conquérant, étymologiquement veut dire « portant moustache », et au XIX^e anglais il est relativement courant. Mais lequel d'entre nous, une fois entré dans ces mystères mouvants, angoissants, et d'une extrême élégance d'écriture que sont les contes et histoires d'Algernon Blackwood, pour

ne pas faire de ce nom comme une enseigne, le sombre couvercle qui les enferme ?

L'Angleterre n'a jamais été avare de ces plumes déchiffrant les brumes du réel comme si une main inconnue venait nous palper de tout auprès. C'est ce que nous aimons même chez Conan Doyle, ou chez Hodgson, et qui résonnera encore dans l'orfèvrerie de lord Dunsany, strict contemporain d'Algernon Blackwood et qui mériterait bien aussi de reprendre la place qui lui revient dans nos bibliothèques. Pourtant, le monde anglophone les laissera être avalés eux-mêmes par cette brume qui est leur outil. Comme si la part populaire de ces histoires qui font frémir la nuit, le côté enfantin de ces sorcelleries et les grimaces tout auprès de la mort n'étaient pas dignes de la « grande » littérature.

Seulement, c'est une catégorie mobile, à constamment réviser. Nous n'avons cessé de vénérer Jules Verne, comme nos voisins allemands leur Karl May, qui a pourtant bien plus vieilli. Et lorsqu'on ouvre Dunsany, le même émerveillement nous prend. Chez Algernon Blackwood ou lui-même, c'est bien la phrase, et le travail narratif, qui ont une telle emprise sur nous-mêmes : littérature au sens le plus noble du terme.

Prenez le début de *The insanity of Jones*, l'avant-dernière des cinq histoires rassemblées ici, et qui porte en anglais le sous-titre *A study in reincarnation*. Et dès le titre le défi que cela représente à la traduction : *insanity*, aliénation mentale, démence, n'est pas exactement

madness, la folie... « Adventures come to the adventurous, and mysterious things fall in the way of those who, with wonder and imagination, are on the watch for them; but the majority of people go past the doors that are half ajar, thinking them closed, and fail to notice the faint stirrings of the great curtain that hangs ever in the form of appearances between them and the world of causes behind, l'aventure vient à l'aventureux, et les choses mystérieuses surgissent sous le pas de ceux qui, dans l'émerveillement et l'imagination, y sont attentifs; mais la majorité des gens ignorent les portes mi-entrebâillées, les pensant closes, et ne savent pas remarquer la faible agitation du grand rideau des apparences qui pend entre eux-mêmes et le monde des causes au-delà » (traduction-lecture personnelle, tant cela vous prend aux doigts dès lors qu'on aborde cette spirale avalante de phrase qui caractérise Algernon Blackwood).

Et c'est déjà tout un élan, toute une promesse. Quelque chose vous avale, et c'est cela, ce dépli du réel, dans le manque ou le besoin où nous sommes de certitude pour nous appréhender nous-mêmes, qu'on a toujours nommé littérature – à condition que d'aucuns soient là et prennent ce dépli à bras-le-corps, y donnent temps, figure, personnages, et alors vous avez *Les saules*, alors vous avez ce *Passage pour un autre monde* qui commence dans un « express aérodynamique » pour se continuer en voiture, dans un paysage digne des *Hauts de Hurlevent*, ou bien cette maison qui ouvre *Le piège du destin*, et dont

les fenêtres « semblent des yeux vides » (*its expressionless windows stared*: elles regardent pour de vrai, les fenêtres mortes).

Alors, devoir de mémoire? Pas seulement. Même s'il suffirait, dans la curiosité où nous sommes de chacun de ces auteurs – ils ne sont pas tant – à réveiller en nous le trouble de l'enfance, quand la réalité devient friable, ou se dédouble.

On dirait chaque fois que la force et le trouble d'Algernon Blackwood c'est de vous laisser tout seul, vous lecteur, devant une réalité qu'il vous semble reconnaître, tant elle est proche de la vôtre, tout ordinaire qu'elle soit, mais que dans cette proximité même soudain on ne reconnaîtrait plus rien, et qu'alors on bascule dans un abîme: « *It belonged to the category of unlovely houses about which an ugly superstition clings, one reason being, perhaps, its inability to inspire interest in itself without assistance. It seemed too ordinary to possess individuality, much less to exert an influence. Solid and ungainly, its huge bulk dwarfing the park timber, its best claim to notice was a negative one—it was unpretentious, c'était une de ces maisons qu'on ne peut aimer, et sur lesquelles pèse une superstition maudite, dont une des raisons est peut-être l'incapacité à inspirer l'intérêt par elle-même, sans aide. Elle semble trop ordinaire pour disposer d'une quelconque individualité, et encore moins exercer une quelconque influence. Solide et disgracieuse, sa lourde charpente écrasant les arbres du parc, sa*

première prétention n'était que négative : son absence de prétention... »

Tel est le début de *The Decoy*, « l'appât », traduit ici par *Le piège du destin* – lecture-retraduction personnelle, mais n'avons-nous pas laissé Algernon Blackwood s'éloigner à vouloir trop le lisser ou le polir, et casser l'emprise rythmique de la construction syncopée et discrètement dissymétrique des phrases dans chacun de ses paragraphes ? Oui, urgence à reprendre chacun sur notre table ces explorateurs qui, dès les années 70, ont permis d'accéder à Algernon Blackwood et tout simplement le lire, mais savoir que la strate noire et glissante qui est celle de la peur et du fantastique, on a et aura en permanence la tâche d'en reprendre le chemin.

Et maintenant, faire un bond hors de notre goût pour les raretés ou les curiosités exhumées du passé, ou simplement oubliées sur le chemin, quelque plaisir qu'on ait chacun à découvrir de belles ruines, ou farfouiller chez les bouquinistes dans les vieilles rues d'une ville étrangère. La tâche pour l'éditeur n'est pas celle d'un devoir de mémoire. Elle n'a légitimité qu'au regard du présent. De ce que nous cherchons dans un livre pour notre présent même – et l'occulte, ou le vertige, en font partie.

Parce que chaque époque se construit à elle-même sa part d'inconnu. Qu'une époque calme, ou sereine, ou stable, n'aura peut-être pas le même goût pour le mystérieux ou l'abîme qu'une période sans cesse

confronter à ce qui la bouscule, au risque même de sa perte, ou à une instabilité d'oscillation grandissante. Toute allusion à notre propre temps à seule responsabilité du lecteur.

Mais comment imaginer, dans la même révélation que fut Edgar Poe à Baudelaire, que notre redécouverte actuelle de Lovecraft – non pas que sa postérité soit récente, mais ce que nous apprenons de la gestation de ses textes, de sa confrontation à l'imaginaire de son temps, l'apparition de la radio, l'essor du cinéma, la conquête des dernières zones blanches géographiques de la planète, l'avion ou les premiers sonars pour les pôles ou les grands fonds marins, et la rançon payée pour ce saut absolu dans l'imaginaire et ses racines ou son inconscient le plus secret, en termes de refus de publication (Lovecraft n'a publié aucun livre de son vivant) et de l'océan d'une correspondance dont nous apprenons seulement aussi à mesurer l'importance. Et c'est Lovecraft qui nous contraint, ou simplement nous prend par le bras et nous y tire, pour entrer aujourd'hui dans Algernon Blackwood :

« Aside from Poe, I think Algernon Blackwood touches me most closely—& this in spite of the oceans of unrelieved puerility which he so frequently pours forth. I am dogmatic enough to call The Willows the finest weird story I have ever read, & I find in the Incredible Adventures & John Silence material a serious & sympathetic understanding of the human illusion-weaving process which makes

Blackwood rate far higher as a creative artist than many another craftsman of mountainously superior word-mastery & general technical ability... En dehors d'Edgar Poe, je pense qu'Algernon Blackwood est celui qui me touche de plus près – et cela en dépit des océans de permanente naïveté qu'il nous délivre avec une telle constance. Je suis assez dogmatique pour prétendre que *Les saules* est la plus belle des histoires fantastiques jamais écrites. Et je considère ses *Incroyables aventures* ou la série des *John Silence* comme une compréhension si fine et si solide du processus de l'illusion humaine que cela place Blackwood bien plus haut, en tant que créateur et artiste, que tous ces artisans à mille pieds au-dessus de lui en termes de maîtrise de la langue et d'habileté générale » (lettre à Vincent Starrett, le 6 décembre 1927).

Alors oui, glissez-vous dans cette barque qui, dès le début des *Saules*, glisse sur le Danube dans ces zones qui sont toujours aujourd'hui des frontières méconnues, et si mystérieux le dédale des îles mouvantes du fleuve. Ici, c'est le végétal lui-même qui s'anime et affronte le narrateur médusé, jusqu'au drame sans fond. Et ne pas se prévaloir de cette réticence exprimée par Lovecraft à propos de cette soi-disant *puérité* du vieux maître : parce que c'est bien, justement, ce qui va définir le projet de Lovecraft pour son propre relais – aller chercher l'implacable de l'illusion dans le plus ordinaire de ce à quoi une rue ou le quotidien nous confronte, comme dans sa *Maison maudite*.

Et jamais Lovecraft n'en dérogera. Lettre à Willis Conover, dix ans plus tard, le 10 janvier 1937: « On ne prend pas beaucoup de risque à dire que Blackwood est le plus grand auteur fantastique vivant, même compte tenu de sa narration minimum et de la simplicité de son style (*unevenness and a poor prose style*) ». J'arrondis les angles, mais justement aussi parce que c'est dans la seule pratique du style que Lovecraft inaugurerait son propre passage vers l'inconnu et l'abîme. Ou à Fritz Leiber, même période (9 novembre 1936): « Et c'est ma ferme opinion que sa plus longue nouvelle, *Les saules*, est le plus grand conte fantastique jamais écrit (et le *Peuple blanc* d'Arthur Machen serait un bon second). Très peu qui soit dit – tout est suggéré! »

Ou encore « *the breathlessly convincing unrealism of Algernon Blackwood* »: un surnaturel convaincant à vous en couper le souffle ?

Lovecraft y reviendra encore en détail dans son essai *Supernatural horror in literature* (« De l'horreur surnaturelle dans la littérature »), écrit d'abord dans la période de transition new-yorkaise en 1925, et repris à mesure des republications, jusqu'en 1934, texte important parce que, dans son développement, il tente de démêler comment, à l'inverse de la tentation même d'Algernon Blackwood, le fantastique est possible sans l'occulte, et la terreur alors venant à nous comme un mur. « Des qualités du génie d'Algernon Blackwood, nul pour les contester ; personne pour approcher l'adresse,

le sérieux et la fidélité scrupuleuse avec laquelle il enregistre les harmoniques de l'étrange dans les choses et expériences ordinaires, ou l'intensité surnaturelle avec laquelle il construit détail après détail l'intégralité des sensations et perceptions menant de la réalité à la vie ou la vision supra-normales. Sans distorsion apparente de la potentialité poétique de mots simples, il est le maître absolu et incontesté des atmosphères du fantastique... » Et curieuse ouverture aussi, à la fin du texte de Lovecraft, quand il aborde chez Blackwood les textes qui ne relèvent pas de l'horreur (il cite *Jimbo* ou *Le centaure*), mais qu'il nomme – en référence à Dunsany dont c'est le principal jardin ? – « plus artistiques, au sens absolu du terme », leur conférant « une approche serrée et palpitante de la plus intérieure substance du rêve, et crée des dégâts (*havock*, avec l'orthographe ancienne) dans les barrières conventionnelles qui séparent le réel de l'imaginaire ».

Et c'est à cela que, dans les cinq récits qui forment ce volume, nous devons être prêts : non pas nous installer dans un imaginaire qui se suffirait de ses inventions, mais accepter quelque chose de plus mouvant, silencieux et permanent remuement sous le récit. La réalité est là, et les barrières tranquilles de nos certitudes. *Havock! Havock!* Nous y suivrons ce discret ravage (le sens précis de ce mot *havock* qu'utilise Lovecraft) qu'entreprend l'auteur. Et, une fois au terme de chacune des cinq histoires, ne pas être surpris de se retourner sur l'heure passée, sur le chemin fait, et ne plus rien reconnaître à soi-même.

N'est-ce pas le plus merveilleux de ce que nous demandons à la littérature? Ou la part de merveilleux qui nous rattache à la littérature? Et si Lovecraft, dans la lettre à Alfred Galpin de janvier 1920 où il exprime ses réserves à sa première découverte de Blackwood, qu'il lit sur la recommandation de James Morton, ses préventions tombent définitivement lorsqu'un peu plus tard il lit, fasciné, *Les saules*, que ce volume nous permet aujourd'hui de relire...

Étrangement de penser qu'Algernon Blackwood, né vingt ans avant Lovecraft, lui survivra de quinze ans. Non pas que l'étendue des années ait à voir avec la densité de l'œuvre: Baudelaire aussi est mort à 46 ans, et Lautréamont bien plus tôt. Dunsany, qui meurt en 1957, avait écrit l'essentiel des textes qui nous importent dès avant 1920. Ce sera en partie aussi le lot d'Algernon Blackwood, même si ses nouvelles datant de ses 35 à ses 50 ans seront toujours rééditées, et qu'il vivra avec bonheur, semble-t-il trois décennies d'une vie d'écrivain réputé, pièces de théâtre, livres pour enfants, romans – mais rien qui revienne sur le premier et violent mystère, ce qui nous étreint à jamais dans *Les saules*.

Mais c'est sa dernière incarnation qui fascine: vous les trouverez facilement, si vous partez en quête de son nom sur YouTube – Algernon Blackwood sera dès avant-guerre, à la BBC anglaise, le lecteur de ses propres histoires. Et même pour les récits que vous allez lire dans ce livre, rien n'empêche que vous l'écoutez

préalablement, ou simultanément, vous donner le rythme et la couleur. Pour nous aujourd'hui, quand la vie du texte, et l'imaginaire même des histoires, s'inscrivent dans les usages en débordant et questionnant la tradition du livre, le mystérieux visage du vieil Algernon Blackwood, ces rides sciées à la charrue dans le vaste front, le pli serré des lèvres, sur le nœud papillon impeccable du gentleman anglais, nous montrent un des chemins que nous prenons à tâtons. Et lorsque commence l'ère de la télévision, dans cette bascule qui ouvre aux années 50, le vieux monsieur de plus 70 ans, surnommé *the ghost man*, vient lire ses histoires étranges et surnaturelles, écrites un demi-siècle plus tôt, devant les lourdes caméras sur rail.

Et c'est bien cette vie indépendante, opiniâtre, mais vivante, de cette poignée d'histoires outrepassant mystérieusement et invisiblement les limites assignées du réel, que nous saisit à distance, comme rictus même des forces noires et occultes, à l'encontre de qui voudrait prétendre que ce n'est invention – ce qu'on dit, justement, littérature.

François BON

L'homme
que les arbres
aimaient

LES SAULES

I

QUAND ON QUITTE VIENNE, et longtemps avant d'atteindre Budapest, on voit le Danube entrer dans une région désolée et étrangement abandonnée ; il quitte alors son lit pour se répandre sur chaque rive ; pendant des kilomètres, la campagne se transforme en un véritable marécage où les saules nains poussent à foison. Sur les cartes, cette région déserte est figurée par un bleu qui se dégrade à mesure qu'il s'éloigne de la ligne représentant le bord du fleuve, en formant comme des vaguelettes ; sur ce fond s'inscrit en larges lettres espacées le mot *Sümpfe* qui signifie marais.

Au moment des crues, cette mer de sable, de galets, ponctuée d'îlots de saules est presque entièrement submergée ; le reste du temps, on aperçoit des buissons qui, tout bruissants, courbent la tête sous le vent ; ils laissent apparaître leurs feuilles argentées par le soleil et

forment une plaine sans cesse mouvante dont la beauté est bouleversante. Ces saules ne parviennent jamais à la dignité d'arbres adultes ; ils n'ont pas de tronc rigide ; ils restent toujours d'humbles buissons au contour délicat, terminés en boule, qui obéissent à la moindre sollicitation du vent ; souples comme des graminées, ils se balancent continuellement au point de donner l'illusion que c'est la plaine tout entière qui se met en mouvement, qui est *douée de vie*. Car le vent fait surgir puis retomber des vagues sur toute sa surface – des vagues de feuilles –, fait s'élever une houle verte comparable à celle qui prend naissance sur la mer, jusqu'à ce que les branches se soulèvent et tournent leur envers vers le ciel ; la houle prend alors une couleur argentée.

Heureux d'échapper à la contrainte de berges rigides, le Danube erre à sa guise dans un réseau compliqué de méandres ; entre les îlots, les eaux se précipitent avec un vacarme assourdissant dans de larges passages, forment des tourbillons, des remous, des cascades bouillonnantes. Elles érodent les berges sablonneuses, charrient des mottes de terre, des souches de saules, forment ainsi d'innombrables îles nouvelles qui changent quotidiennement de taille et de forme et ne connaissent qu'une existence précaire, car elles ne survivent pas, en tout cas, à la première crue.

Pour être précis, cette vie fascinante du fleuve commence peu après qu'on ait quitté Presbourg. Nous étions vers la mi-juillet, les eaux étaient à l'étiage le

plus haut ; nous étions arrivés dans la région à bord de notre canoë canadien, munis de notre poêle à frire et de notre tente de bohémiens. Le matin même, alors que les premières lueurs de l'aurore commençaient à embraser le ciel, nous avons rapidement traversé une Vienne encore assoupie ; deux heures plus tard, la ville n'apparaissait plus à l'horizon que derrière un écran de fumée estompant les collines du Wienerwald ; nous avons pris le petit déjeuner en aval de Fischeramend, sous un bouquet de bouleaux agités au gré d'un vent mugissant. Entraînés par le courant rapide, nous avons dépassé Orth, Hainburg, Petronell (le Carnutum de Marc Aurèle et des Romains), les sombres hauteurs de Theben perchée sur éperon des Carpates, au point où la Morava descend furtivement sur la gauche et où l'on franchit la frontière séparant l'Autriche de la Hongrie.

En maintenant notre allure régulière de 12 kilomètres à l'heure, nous pénétrâmes bientôt assez sensiblement en Hongrie. Les eaux boueuses, annonçant à coup sûr une crue prochaine, firent plus d'une fois échouer notre esquif sur un lit de galets, le firent tourner comme un bouchon dans des tourbillons avant que nous vissions se profiler dans le ciel les tours de Presbourg – que les Hongrois appellent Pszony ; arrivé là, le canoë, bondissant comme un ardent coursier, s'envola à toute vitesse au pied des murailles grises, franchit sans encombre la chaîne, immergée à fleur d'eau, du ferry de Fliegende Brücke, tourna brusquement sur la gauche et,

en fendant l'écume jaunâtre, s'enfonça dans la région sauvage des bancs de sable, des lagunes – le domaine des saules.

Le changement se produisit brutalement, comme lorsque la lanterne de projection vous fait passer sans transition d'une vue prise dans la rue à un paysage de lacs et de forêts. Nous avions hissé notre petite voile pour pénétrer dans cette zone désolée; en moins d'une demi-heure, nous n'avions plus en vue ni bateau, ni hutte de pêcheur, ni toit de tuiles; nous n'apercevions plus aucun vestige d'habitation ni de civilisation, mais nous avons été, l'un et l'autre, immédiatement envoûtés. Nous avons la sensation de nous trouver soudain à l'écart du genre humain, d'être totalement isolés. Ce monde singulier fait de saules, de vent et d'eau nous fascinait. Nous nous sommes bien divertis en nous racontant une histoire: nous étions imprudemment sortis de notre monde sans demander l'autorisation et nous aurions dû être munis d'un passeport spécial pour pénétrer dans celui du merveilleux et de la magie. Ce royaume était réservé à certains ayants droit et il y avait partout, pouvant être seulement aperçus de ceux qui ont suffisamment d'imagination, des pancartes en interdisant l'entrée.

Nous n'étions encore qu'au début de l'après-midi et cependant les bouffées continuelles d'un vent qui soufflait en bourrasques violentes commençaient à nous inquiéter. Nous nous sommes donc mis sans tarder à chercher un endroit propice pour y planter notre tente.

Mais le caractère déroutant de ces îles rendait tout accostage compliqué; le flot tourbillonnant nous jetait à la rive pour nous en éloigner aussitôt après; dès que nous saisissons une branche de saule pour essayer d'arrêter notre embarcation, nous nous déchirions les mains. Nous nous sommes ainsi halés le long de bien des mètres de rive sablonneuse avant d'être finalement drossés par un grand coup de vent dans un bief et réussir à échouer l'avant de notre canoë en soulevant une gerbe de gouttelettes d'eau. Ensuite, morts de fatigue et de rire, nous nous sommes laissés tomber, à l'abri du vent, sur une petite étendue recouverte de sable doré, qu'un soleil ardent à son apogée, sous un ciel sans nuage, avait rendue brûlante. Une armée de saules nains, dansants et bruissants, luisants d'embruns, nous entourait de tous côtés; de leurs milliers de mains minuscules, ils semblaient applaudir au succès qui venait de couronner nos efforts.

— Quel fleuve! s'écria mon compagnon, qui pensait à tout le chemin parcouru depuis sa source dans la Forêt Noire et au nombre d'occasions où, au début de juin, nous avons dû patauger pour nous dégager des bas-fonds du cours supérieur.

— Et puis, il n'est pas de très bonne humeur, vous ne trouvez pas? ajouta-t-il en halant, à titre de précaution, notre embarcation un peu plus avant sur le sable et en s'installant pour faire la sieste.

Je m'étendis à côté de lui, détendu, heureux de me sentir entouré des éléments naturels: l'eau, le vent,

le sable, le grand brasier du soleil. Je pensais au long parcours que nous avons déjà derrière nous, à toute l'étendue d'eau qu'il nous restait à franchir avant de parvenir à la mer Noire, je savourais la joie d'avoir un compagnon de voyage aussi délicieux et charmant que mon ami le Suédois.

Nous avons déjà fait ensemble bien des voyages de ce genre, mais le Danube, plus que n'importe quel autre fleuve connu, m'impressionnait par son aspect *vivant*. Depuis son entrée dans le monde sous forme de bulles minuscules au sein des jardins plantés de pins de Donaueschingen, jusqu'au moment où il commence à jouer ce grand jeu qui consiste à se perdre dans des marécages déserts, sans personne pour le regarder ou lui imposer une contrainte quelconque, il m'avait semblé le voir grandir comme un véritable être vivant. D'abord somnolent, donnant ensuite de plus en plus libre cours à ses impulsions violentes à mesure qu'il prend conscience de l'âme qui l'habite, il roule ses eaux comme quelque géant fluide à travers tous les pays qu'il nous avait fait parcourir sur ses puissantes épaules. Il lui était arrivé de nous jouer de mauvais tours, mais il était cependant resté amical et bienveillant, si bien que nous en étions venus à le considérer comme un grand personnage.

Comment aurait-il pu en être autrement, avec toutes les confidences qu'il nous faisait sur sa vie intime ? La nuit, tandis que nous nous reposions sous notre tente, nous l'entendions chanter pour la lune, émettre

cet étrange son sifflant qui lui est particulier et qu'on attribue au frottement des galets à la surface de son lit, tant son cours est rapide. Nous connaissions aussi le chant des tourbillons qui prennent soudain naissance sur une étendue d'eau parfaitement calme, le grondement de ses bas-fonds et de ses chutes; le roulement régulier qui forme un arrière-plan à tous les autres bruits superficiels; l'attaque incessante de ses eaux glacées contre les rives. Ses protestations lorsque la pluie vient lui fouetter le visage! Et son rire sonore quand le vent, soufflant à contre-courant, tente vainement de freiner sa vitesse! Nous connaissions tous les sons, tous les bruits, ses chutes et ses projections d'écume, ses clapotis inutiles contre les piles des ponts; son bavardage prétentieux quand il y a des collines pour le contempler; la dignité affectée de son discours à la traversée des petites villes, beaucoup trop importantes pour qu'on en rie; tous ces légers et doux murmures quand, dans une courbe où il s'attarde, le soleil s'empare de lui et tire de son sein une légère vapeur qui s'élève.

Il vous joue bien des tours avant de faire son entrée dans le grand monde. À la partie supérieure de son cours, quand il traverse les forêts de la Souabe, alors qu'il ne se doute pas encore de la destinée qui lui est réservée, il y a des endroits où il s'amuse à disparaître dans des gouffres pour faire ensuite sa réapparition sous un autre nom, sur l'autre versant d'une colline de calcaire poreux; il reste alors si peu d'eau dans son lit proprement dit

qu'il nous fallait escalader la berge et porter le bateau sur des kilomètres pour franchir cette zone ! L'un de ses plus grands plaisirs, à l'époque de sa jeunesse irresponsable, à Brer Fox, par exemple, juste avant que les petits affluents turbulents descendant des Alpes ne viennent le rejoindre, est de laisser ses eaux baisser et de refuser de les reconnaître comme tels. Fleuve et affluents roulent ainsi côte à côte sur des kilomètres, avec entre eux une démarcation bien nette et des niveaux différents. Le Danube ne veut pas accepter le nouveau venu. En aval de Passau, cependant, il est obligé de renoncer à ce genre de facéties : l'Inn débouche dans un vacarme si tonitruant qu'il est impossible de l'ignorer ; il pousse, bouscule le grand fleuve, il y a à peine place pour deux dans la gorge sinieuse qui s'ouvre à cet endroit, le Danube est jeté sur une falaise, puis sur une autre, il est contraint à se ruer impétueusement, en formant de grandes vagues pour arriver en temps voulu à la sortie. Pendant le passage de ces courants contraires, notre canoë roulait d'un bord sur l'autre, était ballotté entre les deux flots qui s'entrechoquent ; il n'avait jamais été à pareille fête. Mais le vieux fleuve finit par comprendre la leçon de l'Inn ; après Passau, il cesse de prétendre ignorer les nouveaux arrivants.

Cela se passait naturellement bien des jours auparavant ; nous avons été amenés depuis à faire connaissance avec d'autres aspects de ce grand personnage. En traversant en Bavière la plaine de Straubing, couverte de champs

de blé, quand nous le voyions s'attarder paresseusement sous le soleil brûlant de juin, nous pouvions imaginer qu'il n'y avait en fait d'eau, que quelques centimètres, et que, plus au fond, dissimulées par ce manteau soyeux, allait et venait une armée d'Ondines invisibles qui s'en allaient ainsi vers la mer, en gardant le silence pour éviter d'être découvertes. Nous pardonnions beaucoup au fleuve à cause de ses prévenances pour les oiseaux et les bêtes qui hantent ses plages. Dans certains endroits déserts, les cormorans jalonnent le rivage comme une rangée de pieux noirs ; des corneilles cendrées peuplent les lits de galets ; dans les flaques peu profondes, entre les îles, les cigognes vont à la pêche ; les faucons, les cygnes, les oiseaux de marais de toutes sortes emplissent l'air du bruissement d'ailes brillantes, de chants et d'appels vibrants. Il est impossible de reprocher au fleuve ses caprices quand on a vu, au coucher du soleil, un daim plonger en faisant jaillir une gerbe d'eau et dépasser le canoë à la nage ; plus d'une fois, nous avons aperçu dans un fourré des faons qui nous examinaient, nous avons rencontré le regard brun d'un cerf au moment où nous prenions un virage à toute vitesse pour nous engager dans un autre bras du fleuve. Il y a partout des renards sur les berges, qui vont à petits pas comptés sur les bois flottants et qui disparaissent si brusquement qu'il est impossible de comprendre comment ils s'y prennent.

Mais quand on a quitté Presbourg, les choses changent quelque peu et le Danube devient plus sérieux. Il cesse

de plaisanter. On se trouve à mi-chemin de la mer Noire et l'on sent déjà la proximité de contrées étranges où ce genre de facéties ne seraient ni autorisées ni comprises. Le fleuve devient adulte, soudain, proclame son droit à être respecté, et même craint. Pour ne parler que de cela, il se divise en trois bras qui ne se rejoignent que cent kilomètres en aval, sans qu'il y ait la moindre indication sur le bras que vous devez emprunter avec votre canoë.

— Si vous prenez un chenal latéral, nous dit l'officier hongrois que nous avons rencontré dans ce magasin de Presbourg où nous étions entrés pour faire nos provisions, vous pouvez vous retrouver quand les eaux baisseront, à soixante kilomètres de toute habitation, rester en panne, et aussi bien mourir de faim. Je vous conseille de ne pas poursuivre votre route. De plus le fleuve est encore en train de grossir et ce vent ne va faire qu'augmenter.

Le danger de crue ne nous inquiétait pas, par contre la menace de rester en panne par suite d'une baisse soudaine des eaux pouvait être sérieuse et nous avons en conséquence chargé un stock de provisions supplémentaires. Pour le reste, la prophétie de l'officier se vérifia ; le vent qui soufflait sous un ciel parfaitement pur augmenta progressivement de violence jusqu'à atteindre à la dignité d'un vent d'ouest soufflant en tempête.

Il était donc plus tôt que d'habitude quand nous nous sommes arrêtés pour camper ; le soleil ne se coucherait

qu'une ou deux heures plus tard. Je laissai mon ami endormi sur le sable et je me mis à flâner en jetant un coup d'œil distrait sur notre hôtel. L'île n'avait pas plus d'un demi-hectare de superficie; c'était un simple banc de sable émergeant de soixante centimètres à un mètre au-dessus du niveau du fleuve. L'extrémité la plus éloignée, dans la direction du couchant, était inondée des embruns arrachés par le vent furieux à la crête des vagues. Elle avait la forme d'un triangle dont le sommet était dirigé en amont.

Je restai là un bon moment, à regarder les flots rougeâtres se précipiter impétueusement dans un fracas assourdissant, soulever des vagues en heurtant la rive, comme s'ils avaient voulu l'emporter d'un seul coup, puis se séparer en deux courants écumants. On croyait sentir le sol trembler sous la violence du choc; les mouvements furieux des saules nains, sous l'action du vent, venaient compléter l'illusion: je croyais voir l'île se déplacer réellement. À un ou deux kilomètres en amont, je voyais le grand fleuve descendre à ma rencontre; c'était comme si j'avais regardé d'en bas la pente glissante d'une colline blanche d'écume, bondissant en tous sens pour s'exposer au soleil.

Dans le reste de l'île, les saules étaient trop serrés les uns contre les autres pour qu'on pût s'y promener agréablement, mais j'en fis néanmoins le tour. Sur la rive en aval, la lumière changeait, bien entendu, et le fleuve paraissait sombre et furieux. Seuls étaient visibles,

avec leur liséré d'écume, les envers des vagues, poussées irrésistiblement en avant par les grandes bouffées de vent. On les voyait sur près d'un kilomètre, se faulant entre les îles, puis décrivant une large courbe pour disparaître entre les saules qui se refermaient sur elles comme une harde de monstres antédiluviens en train de s'abreuver. Ils me faisaient penser à d'énormes protubérances spongieuses en train de pomper l'eau du fleuve. Ils s'assemblaient en nombre tellement grand qu'ils étaient capables de le faire complètement disparaître.

Avec cette impression de solitude qu'elle donnait, son étrange pouvoir de suggestion, c'était une scène impressionnante; à mesure que je m'attardais à regarder avec curiosité, une émotion singulière s'éveillait en moi. Une inexplicable sensation d'inconfort et presque d'inquiétude venait troubler le plaisir que je prenais à contempler ce spectacle d'une sauvage beauté.

Il est probable qu'une rivière qui grossit porte en soi comme un mauvais présage; bien des petites îles que j'avais vues seraient probablement englouties le lendemain matin; ce flot irrésistible, impétueux, faisait naître une sorte d'angoisse. Mais je savais que mon malaise allait plus loin en profondeur qu'une simple impression d'effroi ou d'étonnement. Ce n'était pas cela que j'éprouvais. Cela n'avait rien à faire directement non plus avec la violence du vent, avec cet ouragan tonitruant qui pouvait projeter en l'air des hectares de saules et les éparpiller sur la campagne comme des fétus de paille.

Le vent était simplement en train de s'amuser car rien, dans ce paysage plat, ne surgissait pour entraver sa marche ; j'avais conscience de prendre part à ce jeu avec plaisir et excitation. Et pourtant, cette émotion nouvelle n'avait rien à faire avec le vent. En vérité, le désarroi que j'éprouvais était si vague qu'il était impossible d'en déceler l'origine et de le traiter en conséquence ; je savais seulement qu'il avait un rapport avec ce que je venais de constater : combien nous sommes peu de chose en face de la puissance des éléments, de ces éléments qui m'entouraient sans rien pour les canaliser. Ce fleuve grossi démesurément intervenait aussi ; l'idée vague et déplaisante que nous avons peut-être traité ces éléments avec légèreté ; et à présent, nuit et jour, nous étions en leur pouvoir. Ils avaient engagé entre eux une lutte titanesque dont le spectacle frappait l'imagination.

Mais, autant que je pouvais m'en rendre compte, mon émotion avait plutôt pour origine ces saules nains, serrés les uns contre les autres sur des hectares, pullulant dans toutes les directions où l'on se tournait, enserrant le fleuve au point de l'étouffer, s'étendant en rangs serrés sur des kilomètres, surveillant, attendant, écoutant. Indépendamment des éléments, les saules avaient un rapport subtil avec mon malaise, attaquaient sournoisement mon moral, probablement à cause de leur nombre, et trouvaient moyen de représenter, aux yeux de mon imagination, une puissance plutôt hostile.

Les grandes révélations sur les forces de la Nature ne manquent jamais d'impressionner d'une manière ou d'une autre ; ce n'était pas la première fois que je l'éprouvais. Les montagnes causent une angoisse oppressante, les océans terrifient, tandis que le mystère des vastes forêts exerce un envoûtement particulier. Mais dans tous ces cas il existe un lien avec la vie de l'homme et avec son expérience. L'émotion éveillée, même si elle participe de la crainte, reste compréhensible. Dans l'ensemble, elle tend à aboutir à une exaltation.

Avec cette multitude de saules, il s'agissait de quelque chose de très différent. Il émanait d'eux un principe qui angossait, serrait le cœur. Un sentiment d'inquiétude, teintée de terreur. À me sentir ainsi entouré de ces arbustes en rangs serrés qui faisaient régner une obscurité s'épaississant à mesure que tombait le soir, sans cependant cesser de s'agiter furieusement dans le vent, me vint l'idée étrange et désagréable que nous avions franchi les limites d'un monde différent, où nous étions des intrus, où l'on ne nous attendait pas, où l'on ne nous invitait pas à rester, où nous pouvions courir des risques graves.

Tout en se refusant à livrer sa véritable signification, ce sentiment ne me troubla pas, sur le moment, au point de me faire croire que nous étions menacés. Et pourtant, à aucun moment il ne m'abandonna complètement, même lorsque je me trouvai absorbé dans des occupations pratiques, comme celle d'essayer, en plein ouragan, de planter une tente et d'allumer du feu sous la marmite.

Il en subsista suffisamment pour me rendre soucieux et perplexe et pour faire perdre à ce campement, qui aurait pu être très agréable, une bonne partie de son charme. Je ne soufflai mot à mon compagnon que je considérais comme dépourvu d'imagination. Je n'aurais d'abord pas pu lui expliquer ce que je voulais dire, et si j'y étais parvenu, il se serait moqué de moi.

Il y avait au centre de l'île une légère dépression. C'est là que nous nous sommes installés. Les saules qui nous entouraient arrêtaient un peu le vent.

— Pas brillant, ce camp, finit par dire le Suédois imperturbable quand nous eûmes réussi à planter notre tente. Pas de pierres ni de petit bois pour le feu. Je suis d'avis qu'on parte de bonne heure demain matin, hein ? On ne peut rien faire tenir dans ce sable.

Mais nous connaissions pas mal de trucs, pour avoir quelquefois vu notre tente s'effondrer au milieu de la nuit et nous rendîmes notre maison de bohémiens aussi solide que possible. Puis, nous fîmes une provision de bois suffisante pour durer jusqu'à l'heure du coucher. Il ne tombait pas de bois mort des saules et notre seule ressource était le bois flotté. Nous passâmes les plages au peigne fin. Partout les rives s'effritaient sous l'influence du flot qui montait et qui en emportait de grands morceaux dans un gargouillement.

— L'île est déjà beaucoup plus petite que lorsque nous avons abordé, dit le Suédois avec son habituelle précision. À cette allure-là, elle ne durera pas longtemps.

Nous ferions bien d'amener le canoë tout près de la tente et de nous tenir prêts à partir sans délai. Je dormirai tout habillé.

Il s'était un peu éloigné, suivait la rive; je l'entendis rire de bon cœur, s'écrier « Ciel ! » puis m'appeler.

Je me retournai pour voir ce qui se passait. Mais il était caché par les saules, et sur le moment, je ne parvins pas à savoir où il était.

— Mais, qu'est-ce que ça peut bien être ? s'écria-t-il encore. Cette fois le ton de sa voix devenait plus sérieux.

Je courus le retrouver. Il regardait le fleuve en désignant quelque chose qui flottait sur l'eau.

— Mon Dieu ! mais c'est le corps d'un homme, dit-il, très excité. Regardez !

Un objet noir qui tournoyait dans les vagues écumantes passa rapidement sous nos yeux. Il s'enfonçait, puis reparissait. Il se trouvait à cinq ou six mètres du rivage; à l'instant où il se trouvait juste en face du point où nous nous tenions, il pivota et vint regarder dans notre direction. Nous vîmes le soleil se refléter dans les yeux de cette chose, et ces yeux eurent un étrange éclat jaunâtre au moment où elle se retourna. Alors, la chose plongea et disparut en un instant.

— C'est une otarie, pardieu ! nous sommes-nous exclamés en même temps, et nous éclatâmes de rire.

C'était bel et bien une otarie vivante, en train de chasser; mais cela ressemblait exactement au corps d'un noyé tournoyant inlassablement au gré du courant. Plus

loin, en aval, elle revint à la surface, nous vîmes sa peau noire et humide briller sous le soleil.

Et puis, juste au moment où nous nous en retournions, les bras chargés de bois flotté, quelque chose intervint pour attirer à nouveau notre attention sur le fleuve. Il s'agissait cette fois d'un homme, et d'un homme en bateau. À n'importe quel moment, la présence d'un petit bateau sur le Danube aurait paru insolite, mais dans cette région déserte, à une période de grandes eaux, elle était tellement inattendue qu'elle constituait un événement. Nous restâmes plantés à regarder. Que ce fût parce que les rayons du soleil près de se coucher étaient rasants, ou par suite de la réfraction de la lumière dans l'eau brillamment éclairée, je ne puis le dire : toujours est-il que j'éprouvai de la difficulté à concentrer mes regards sur cette apparition fuyante. On aurait dit un homme debout sur une sorte de barque à fond plat, qu'il aurait poussée au moyen d'une longue gaffe ; il suivait la rive en face en descendant le courant à une allure vertigineuse. Il semblait regarder dans notre direction, mais la distance était trop grande et la lumière trop indécise pour nous permettre de voir exactement ce qu'il était en train de faire. Il me sembla pourtant qu'il gesticulait et nous faisait des signes. Sa voix parvint jusqu'à nous ; il cria désespérément quelque chose, mais ses paroles étaient entraînées par le vent et nous ne pûmes comprendre un traître mot. Les détails de cette apparition : homme – bateau – geste – voix, présentaient un aspect curieux

qui me causa une impression disproportionnée avec son importance.

— Il se signe ! m'écriai-je. Regardez ! Il est en train de faire le signe de croix.

— Je crois que vous avez raison, dit le Suédois en s'abritant les yeux de la main pour mieux voir.

Pendant un moment, on aurait dit qu'il était parti, qu'il s'était fondu dans cette mer de saules, à l'endroit où, le fleuve formant un coude, le soleil les prenait dans ses rayons pour les transformer en une draperie cramoisie d'une resplendissante beauté. De plus, l'atmosphère s'était un peu obscurcie, car la brume avait commencé à s'élever.

— Mais que diable fait-il à la tombée de la nuit sur cette rivière en crue ? dis-je, à moitié à part moi. Où va-t-il à pareille heure ? Que voulait-il dire avec ses signes ? Qu'a-t-il crié ? Vous ne croyez pas qu'il voulait nous avertir de quelque chose ?

— Il a vu la fumée de notre feu et il nous a pris pour des fantômes, dit en riant mon camarade. Les Hongrois croient à toutes sortes d'idioties de ce genre : rappelez-vous ce commerçant de Presbourg nous prévenant que personne n'avait jamais abordé ici parce que l'île appartient à des êtres surnaturels ! Je pense qu'ils croient aux fées et aux forces élémentaires, peut-être même aux démons. C'est la première fois de sa vie que ce paysan voit des hommes en cet endroit, ajouta-t-il après une courte pause, et ça lui a fait peur. Rien d'autre.

Le ton du Suédois n'était pas convaincant, il avait quelque chose d'inhabituel. À mesure qu'il parlait, je remarquais le changement qui s'opérait chez mon compagnon sans pouvoir le définir.

— S'ils ont suffisamment d'imagination, dis-je en éclatant d'un rire sonore – je me rappelle m'être efforcé de faire le plus de *bruit* possible – ils ont peut-être peuplé cet endroit de toutes les divinités antiques. Les lieux doivent être hantés de dieux légués par les Romains, symbolisant les forces naturelles, et ceux-ci ont dû y laisser leurs sanctuaires et leurs bois sacrés.

Le sujet fut abandonné et nous retournâmes à notre marmite, car mon ami n'était pas habituellement enclin à converser sur des sujets où l'imagination joue un trop grand rôle. Je me rappelle avoir même été plutôt satisfait qu'il ne fût pas doué à ce point de vue : son tempérament flegmatique et pratique était celui qui convenait aux circonstances ; il me réconfortait. C'était, à mon avis, un caractère admirable. Il pouvait descendre des rapides comme un Indien, franchir des ponts dangereux et des tourbillons mieux que n'importe quel homme blanc à qui j'ai vu manœuvrer un canoë. Un garçon précieux en voyage ; aventureux, plein de ressources, de force et d'énergie si les choses tournaient mal.

Je regardais son visage énergique sous ses cheveux blonds bouclés, tandis qu'il marchait à côté de moi, en titubant un peu sous sa charge de bois, deux fois grosse comme la mienne, et je me sentais ragaillardir. Oui, j'étais